

La classe unique de Balme et la vipère dans l'armoire

Franca Antonietti

C'est le 24 novembre 1978 que j'arrive à Balme pour la première fois. J'ai 23 ans et seulement quatre années d'expérience comme enseignante.

J'ai réussi le concours d'État et ce poste m'a été assigné pour un temps indéterminé.

Je ne sais même pas où est située l'école mais, par chance, je vois une enfant très blonde avec son petit tablier noir dépassant de son anorak. Je me gare et je la suis. Il n'y a personne d'autre sur la route.

Je remonte par un petit sentier, franchis une grille rouillée, quelques marches et j'entre dans ce qui m'apparaît toujours plus comme une demeure privée, bordée de deux prés et recouverte d'une trentaine de centimètres de neige gelée. C'est la classe ; quelques enfants silencieux m'observent avec curiosité. Leurs bancs sont disposés en demi-cercle autour d'un poêle à bois. Je me présente, eux aussi. Nous ne le savons pas encore mais nous resterons ensemble durant deux années.

Il y a Daniele Rizzo, 5^e classe, il me dit que ses parents gèrent le restaurant Albaron.

Il y a Eliana et Gianni Castagneri, 4^e classe, ils ont le même nom, mais ne sont pas frère et sœur. Claudio (seconde classe) est le frère de Gianni ; Grazia, qui fréquente la première, est la sœur d'Eliana et a le même âge que Claudio et Miriam Dematteis. Enfin l'enfant très blonde est Sara Vottero Reis, 3^e classe.

Sept enfants, cinq niveaux dans une classe unique. Inutile de le nier : pour moi, les premiers mois sont durs ; il s'agit de programmer des activités pour cinq niveaux, de calculer les temps d'exécution, d'accorder mon attention selon l'âge des enfants. Et puis il faut alimenter le poêle, préparer le thé pour la récréation, nettoyer les bancs et le tableau noir, balayer et laver périodiquement le pavage.

Après quelques jours, la première visite : c'est don Botta le curé. Il arrive tous les vendredis pour partager thé et biscuits. Il converse avec moi en piémontais, me raconte des histoires du pays et des blagues. Puis il enseigne un peu de catéchisme aux enfants sur un mode simple et divertissant. Une fois par mois, une messe se substitue à la leçon de religion dans la chapelle latérale de l'église paroissiale, messe à laquelle participent quelques habitants du pays.

À l'occasion de Noël, nous préparons une représentation, donnée soit au restaurant Albaron, soit à l'hôtel Camusot. Eliana figure la Madone, Gianni est un Saint Joseph armé pour frapper aux portes des diverses auberges. Sous son manteau azur, Eliana cache un baigneur, qui avant de rejoindre sa chaumière, vient à être « accouché » au milieu du salon entre les rires du public et l'embarras des acteurs.

Début mars et à l'initiative d'Ugo Grassi, alors président de la Pro Loco de Balme, nous rencontrons les enfants de l'école Coppino de Turin. Le voyage s'effectue en car, train et tram, les enfants sont étourdis et un peu apeurés par l'exubérance des petits Turinois, vraiment désorientés quand il s'agit de prendre le repas en salle, quand une centaine de voix se superposent. Ils ne sont pas coutumiers de la fréquentation avec tant d'enfants en espace clos. Instinctivement, ils m'entourent, comme des poussins autour de la mère poule.

Une correspondance régulière s'établit dans les semaines suivantes entre les deux classes et qui se poursuivra aussi durant l'année scolaire suivante.

Trois mois plus tard, arriveront à Balme plus de 80 personnes (élèves, parents et enseignants de la Copino) accueillies avec la fanfare par le curé et les autorités du pays... et naturellement les enfants, les parents et la maîtresse. Mais cette fois on joue chez nous : polenta pour tous, ce n'est pas la cantine !

À la belle saison, la récréation se passe dehors et, le samedi, les excursions aux Fré et au Pian della Mussa ne sont pas rares. La plus appréciée nous voit accueillis à la Mussa, restaurés chez Franca et Pinotu, avec les élèves de Martassina et leur maîtresse Itala.

À la mi-juin, Daniele soutient et réussit l'examen de licence élémentaire. L'école ferme pour les vacances d'été.

Amusez-vous les enfants, je ne sais avec précision quand je vous reverrai car je suis enceinte et fin septembre je serai devenue maman.

Je reprends fin janvier, Sonia a 4 mois. Les enfants m'accueillent tout sourire, ils semblent heureux de me revoir. Je le suis sans aucun doute ; ce village, ces gens un peu réservés, mais sûrement loyaux, me sont entrés dans le cœur.

Le banc où s'asseyait Daniele est maintenant occupé par Pietro, le frère de Miriam. Quelques semaines plus tard arrive Teresa Castagneri, du même âge que Grazia, venant d'Ala di Stura. Les enfants sont maintenant huit, nombre qui n'augmentera malheureusement pas les années suivantes. Avec ma fille et mon mari, je passe aussi les fins de semaine à Balme dans l'habitation mise à disposition de l'enseignant par la commune. La neige abondante permet à mes élèves de skier en fin de semaine. Surtout le samedi après-midi, quand l'affluence des touristes est moindre, ils descendent avec adresse les pentes du Pakinò. Le plus fanfaron est Claudio avec sa tenue bleue ; timide et introverti en classe, à ski rapide et audacieux.

J'essaie aussi de chauffer les skis, mais me replie vite sur ma petite luge.

Nous préparons à l'occasion de Pâques le nouveau numéro d'*Articoletto*, le journal de l'école de Balme. Ce sont seize pages de récits, poésies, devinettes et dessins, tous réalisés par les enfants de Balme, vendus et livrés en *porte à porte*. Avec le produit de la vente, nous achetons des billets pour rejoindre à nouveau Turin.

Cette fois, le promoteur du jumelage est le nouveau maire de Balme, Luciano Porino, et la classe où nous sommes attendus est celle fréquentée par son fils aîné. Les mamans de Balme se déchaînent, leurs enfants ne peuvent se présenter les mains vides ! Tommasa prépare deux

plateaux de pâtisseries sardes, Paola une vingtaine de petits agneaux de beurre moulés, la maman de Sara envoie un bouquet de fleurs à la maîtresse. Et moi j'ai une super idée ! C'est l'occasion parfaite pour me défaire de la vipère dans l'alcool qui est dans cette armoire que je n'ouvre jamais, à cause de cette présence inopportune... Je charge Gianni d'entourer le flacon incriminé de papier journal et de l'insérer dans un robuste sac en nylon.

Le matin suivant, peu après 7h, nous montons dans le car, puis dans le train et enfin dans le tram, chargés de petits et gros paquets.

Accueil chaleureux encore dans cette classe conviviale ; au milieu des enfants de Turin, mes élèves, très beaux, se remarquent par leur bronzage naturel.

Avec un orgueil mal caché, nous remettons nos dons. Exclamations de surprise, mille remerciements pour les pâtisseries, le beurre et les fleurs... mais la vipère, ils n'en veulent pas non plus malgré ma suggestion d'en faire un hôte de marque dans le laboratoire de sciences. Et ainsi le pauvre reptile nous suit à la pizzeria, à la Standa et aux Portes Palatines. Je ne me résigne pas ; dans le train direct pour Ceres, je pousse bien sous les sièges le paquet dérangeant. Nous arrivons finalement à Ceres, et juste quand nous sommes pour monter dans le car, un contrôleur diligent nous poursuit : « Madame, madame, vous avez oublié ce sac ! »

Ainsi, avec un sourire crispé, je remercie et rapporte la vipère dans l'armoire de notre école ! Et là, la pauvre petite y restera encore de nombreuses années, malgré quelques tentatives pour la refiler à d'autres.

Mai arrive, le temps des sorties scolaires. Destination Rapallo, mais cela devient une sortie du village, nous remplissons un pullman, nous sommes plus de 50 et Balme, pour une journée, a perdu la moitié de sa population.

Le terme de l'année scolaire arrive trop vite. Eliana et Gianni se préparent avec assiduité à soutenir l'examen de licence élémentaire et le réussissent brillamment, ce sont tous deux des élèves appliqués.

Je suis bien loin d'imaginer qu'en septembre je ne serai plus la maîtresse de Balme. Quand, à la fin août, je suis titularisée et convoquée pour choisir mon poste définitif, j'expose ingénument à un fonctionnaire de l'Inspection académique de Turin mon intention de renoncer à la promotion pour ne pas laisser mon école de Balme, il me regarde comme si j'étais une aliénée, il ne peut pas réaliser une telle demande. Il m'explique que ce n'est pas possible, il n'existe pas d'alternative. C'est avec une grande peine que je laisse école et maison à l'enseignante Giacomina Biccu. Mais je ne peux laisser ce poste et ces gens, même si je ne peux m'expliquer les raisons ; ici je me sens accueillie, en sécurité ; je connais tout le monde et tous me connaissent.

Balme pour moi est la Maison. Et, de fait, à distance de tant d'années, je suis encore là et ce pays est aussi le mien.

Merci Balme !

*Traverser une frontière d'altitude :
les passages entre les vallées de Lanzo et la Savoie à l'ère moderne*

Eugenio Garoglio, université du Piémont Oriental

L'auteur de cet article constate, en introduction, que les écrits sur les cols, voies de passage en haute altitude, ont été peu nombreux et peu documentés jusqu'au moment où l'archéologie s'est révélée être un acteur majeur des études de terrain de haute montagne.

Le champ d'investigation

[...] les changements climatiques des dernières décennies favorisent les recherches dans les aires glaciaires d'où ont récemment émergé des objets de grande importance, de la préhistoire des ères moderne et contemporaine. La trouvaille en 1991 de l'homme du Similaun (Ötzi) a ouvert officiellement l'ère des reconnaissances en altitude, qui, ces dernières années, ont surtout concerné les cols de la Suisse interne et quelques secteurs des Alpes Occidentales, parmi lesquels la vallée de l'Arc, aux confins des vallées de Lanzo. (Thirault 2020). Les zones glaciaires ont favorisé la conservation d'objets périssables et représentent donc un terrain d'intérêt exceptionnel pour de telles enquêtes, particulièrement pour la période préhistorique.... Pour l'antiquité on dispose pour les Alpes Occidentales d'une somme de données archéologiques sur l'anthropisation, l'usage du territoire et la viabilité alpine, même en haute altitude (Segard 2009) qui intègrent ce qui nous a été transmis par les sources antiques (Gurcelli 2019).

Au cours de ces recherches – et autres cas de découvertes fortuites - ont émergé traces et témoignages d'usages médiévaux et modernes en haute altitude. Éléments qui vont s'ajouter à ceux attestés par les archives qui, comme nous l'avons noté, ne sont pas toujours prodigues en la matière. L'étude des espaces de transit s'est souvent concentrée sur des sites spécifiques comme le col de Théodule (Noussan 1998) alors que la recherche systématique dans des espaces plus vastes s'avère plus complexe ; là où il faut pouvoir disposer d'une certaine homogénéité territoriale, sociale et d'une bonne couverture documentaire. Sur le thème général de l'usage de la montagne à l'ère moderne, avec de bonnes références en ce qui concerne les hautes altitudes, les propositions de l'école française apparaissent particulièrement intéressantes, comme celle de Stéphane Gal (Gal 2018) où le sujet se traite sous les angles politique, militaire et culturel.

Un espace de parcours d'altitude, les vallées de Lanzo

L'étude des dynamiques de passage en territoire de haute montagne requiert le choix d'une zone qui possède des caractères déterminés : une altitude élevée des crêtes de frontière, l'absence de grands cols capables d'attirer le trafic primaire et secondaire, une certaine homogénéité culturelle des communautés. Les Vallées de Lanzo, objet de cette étude, possèdent tous ces éléments ; elles se trouvent dans un secteur alpin où la crête, ne descend jamais sous les 3000 m, elles sont privées de liens aisés avec les principaux cols qui se trouvent à leurs limites : le

Mont Cenis au sud et nettement plus au nord le Petit Saint Bernard. Les communautés de ces vallées faisaient partie jusqu'à l'ère moderne de la Châtellenie de Lanzo, entité juridique garantissant une certaine homogénéité administrative, sociale et, indirectement, culturelle. La langue franco-provençale parlée dans les moyennes et hautes vallées les unissaient culturellement aux communautés transalpines de la Vallée de l'Arc, elle aussi de tradition franco-provençale (Poche 1996 pp.54.56, Telmon 1996 pp.63.74).

En décrivant systématiquement ce territoire peu distant de Turin, on peut rappeler qu'il se partage en trois vallées : la Val Grande, la Vallée d'Ala et la Vallée de Viù qui convergent sur la ville de Lanzo. La Vallée de Viù fait frontière avec la Vallée de Suse au sud tandis que la Val Grande fait frontière avec la Vallée d'Orco au nord. Les trois vallées confinent dans leur partie occidentale avec la Vallée de l'Arc, en Savoie, située perpendiculairement aux trois. Chacune des vallées est reliée aux autres par une série de cols internes, souvent ardues, alors que les cols les reliant à la Savoie restent rares, tous de difficulté moyenne et dans certains cas, considérés aujourd'hui comme relevant de l'alpinisme.

Pour présenter brièvement les cols principaux, on rappellera que le col de l'Autaret, 3077m, est le plus important pour passer de la Vallée de Viù en Savoie. Pour le Val d'Ala, on trouve les cols d'Arnès, 3014m, et du Collerin, 3208m, tandis qu'en Val Grande, on trouve les cols de Sea, 3098m, et Girard, 3047m.

Les sources concernant cet espace attestent qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, existaient un petit trafic local à but commercial de contrebande (surtout en alternative au Mont Cenis), mais aussi des mouvements liés à la chasse, à la défense et la surveillance pendant les guerres et les épidémies et, au moins jusqu'aux XV^e et XVI^e siècles à l'exploitation minière. La surveillance des cols représente un point d'importance particulière, puisqu'en l'absence de sources plus précises, elle reste toutefois la preuve indirecte d'une fréquentation même réduite.

Dans un contexte plutôt fermé tel que les Vallées de Lanzo, la mémoire et les témoignages matériels se sont conservés d'une série d'objets et de pratiques d'usage que l'on pourrait définir comme les « outils du métier », indispensables au bagage de qui décidait de s'aventurer en haute montagne. Pour commencer la description de cette panoplie, on rencontre un premier outil particulier, la *cravina*. Il s'agit d'un bâton possédant, outre la pointe de l'alpenstock, deux autres pointes en forme de crochet, parallèles entre eux et perpendiculaires à la pointe principale. Grâce à cette forme particulière, la *cravina* permettait de descendre en ramasse au long de raides couloirs, en se servant d'elle comme d'un gouvernail. Les crochets permettaient aussi de creuser de petites marches dans la glace, d'agripper et récupérer des objets tombés, et surtout, ils étaient aussi utilisés pour chasser les animaux, surpris dans leur sommeil de leur tanière. La *cravina* était donc un véritable outil polyfonctionnel, comme un ancêtre du piolet (Inaudi, Tracq 1998 pp.88.92).

On trouvait habituellement aux pieds des montagnards deux sortes de raquettes ; les premières *a griglia* se composent d'une série de planchettes reliées entre elles et étaient davantage utilisées

pour la moyenne et la basse vallée où elles prenaient le nom de *stchalàt*, petite échelle. Les secondes *sèrquiou* avaient une forme de fer à cheval et permettaient de réaliser des marches dans la neige dure avec la pointe de la chaussure. Ce second modèle était utilisé pour traverser les cols de haute altitude en hiver (Inaudi, Tracq 1998 pp.29.33). Pour transporter de lourdes charges dans les hautes vallées, on évitait généralement d'utiliser la hotte *cabàssi* qui déséquilibrait trop le porteur et on lui préférait le portage du *garbìn*. La chaise à porteur était constituée d'un châssis de bois avec des bretelles en cuir, elle permettait de transporter des charges très lourdes. Le type de panier le plus caractéristique était le *garbìn*, un contenant de forme cubique, ouvert vers le haut et avec une niche pour abriter l'arrière de la tête. Ce contenant était porté aux épaules et permettait d'équilibrer le poids à la perfection, aussi en cas de danger de se libérer de la charge (Inaudi, Tracq 1998 p.92) et (Audisio, Romanetto, Santacroce 2013 pp.7.15 et 61.64). Enfin comme dans toutes les vallées alpines, on utilisait de petits crampons à quatre pointes, les *grappes* à employer sur glacier, ou pâturages et pentes très raides. C'est avec cet équipement que les hommes des Vallées de Lanzo traversèrent pendant des siècles des cols à plus de trois mille mètres pour conduire bétail et marchandises sur les difficiles passages du commerce local, une histoire que nous examinerons synthétiquement par une série d'aperçus sur les principaux cols.

Le col de l'Autaret 3077m

L'Autaret était le col le plus important et le plus aisé à parcourir des Vallées de Lanzo ; il reliait Malciaussia en haute vallée de Viù avec le vallon de la Lombarde dans la vallée de l'Arc en Savoie. Le col permettait, partant d'Usseglio et Margone, de rejoindre Avérole et Bessans par un parcours qui, à travers les siècles, resta presque toujours libre de glaciers. Le sentier approchait les dimensions d'un chemin muletier, comme reporté par la cartographie militaire de la seconde moitié du XVIII^e siècle. On peut y lire près du col "col difficile de l'Altataretto" (AST, CTS Lanzo 18 A II rosso).

Le chemin ancien, parcouru jusqu'à la fin du XIX^e siècle, suivait, depuis la Plan de Malciaussia, la rive droite de la vallée jusqu'à Pietramorta, 1800m, où se situaient les derniers alpages d'estive de la vallée. De Pietramorta, on rejoignait *i Seti*, 2340m, *i tarin*, 2400m, et de là on poursuivait jusqu'au lac supérieur de l'Autaret, 2900m. Depuis le lac, le chemin prenait de l'altitude jusqu'à dominer le glacier-névé qui tombait sur le lac, pour ensuite rejoindre le col. Du col, en descendant sur Avérole, on trouvait l'unique et brève portion pouvant être occupée par la glace, avant de poursuivre en aval au long du vaste et étendu Vallon de la Lombarde. L'itinéraire était privé de points d'appui tout au long de la quinzaine de kilomètres séparant Pietramorta d'Avérole à des altitudes comprises entre 2000 et 3000m.

Selon ce que nous relatent les lettres de Luigi Francesetti di Mezenile, la poste à cheval transitait autrefois par ce col, même si, comme disait le même Francesetti : "je ne conseillerais à personne d'y passer à cheval aujourd'hui." (Francesetti 1823 p.100). La fréquentation du col est attestée depuis l'antiquité (Barocelli 1968) et l'on trouve au sommet plusieurs croix d'où le

toponyme savoyard *les Cruiss* (Tracq, Inaudi 1998 p. 126). Le col représentait une artère essentielle de transit pour le microtrafic local, fait de petit commerce, contrebande et conduite de bétail. Ce trafic, contenu lors des périodes de paix et de bien-être, se faisait plus soutenu lors des guerres ou des famines, quand il devenait plus simple de faire transiter vivres, biens et bétail le long de pistes moins surveillées (Tracq 2000 pp.112 et 117.122). Par son passage relativement aisé, dans le contexte géographique des Vallées de Lanzo, il fut l'unique col intéressé de faits d'armes à l'ère moderne.

Le col d'Arnès 3014 m¹

Le col d'Arnès était le col transfrontalier du Val d'Ala, le plus utilisé en été et permettait de rejoindre rapidement Avérole. Partant de Balme, arrivés au Pian della Mussa, on rejoignait l'Alpe de Rocca Venoni, un abri sous roche utilisé de temps immémorial pour bivouaquer au pied du sentier menant aux col d'Arnès et du Collerin. Depuis Rocca Venoni, le sentier grimpe au flanc de la montagne, dépassant le couloir *delle Capre* et traversant les vires des *Salràss*, un passage dangereux, surtout si englacé. La vire dépassée, on rejoignait le *Pian dei Morti*, ou près de la *Testa ad Mort* où se trouvaient, jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, quelques restes humains que la tradition attribuait aux soldats de Napoléon, péris en ce lieu lors de leur tentative de retour en France, anéantie par la tourmente. (Francesetti 1823 pp.75.76, Inaudi, Tracq 1998 p.50).

Une fois dépassée l'altitude des 2000, le sentier parvient à la base d'un couloir, la *Vi Viéi*, où l'on voit encore les anneaux de fer plantés dans la roche pour faciliter la progression. Au-delà, on rejoint le *Crot del Ciaussiné* où se trouve aujourd'hui le refuge Gastaldi d'où on remonte une pente moyenne entre des roches moutonnées jusqu'au pied du col. Les pentes de l'Arnès sont très raides et pierreuses, difficiles à traverser en hiver alors qu'en été, elles peuvent être surmontées par une trace qui, comme à l'Autaret, évite les principales difficultés. Le sommet du col était historiquement occupé par les glaces, tout comme l'était tout le versant savoyard, où se développe le grand bassin glaciaire d'Arnès ; l'endroit, riches en crevasses, *fràndjess*, en patois, fut le théâtre d'innombrables accidents au cours des siècles, souvent encore vivants dans la mémoire locale qui, encore aujourd'hui, se remémore les lieux, autrefois tristement célèbres, comme la *bérgsoula dell'Arnas*, désormais disparue, la crevasse terminale emplie d'eau glaciale et qui ne laissait aucune chance à ceux qui y tombaient. (Inaudi, Tracq 1998, p.128). Une fois le glacier dépassé, le sentier revenait sur un terrain morainique jusqu'à Avérole.

Durant les épidémies et les guerres, il revenait à la milice de Balme la charge de contrôler le col et de faciliter si besoin le transport de bétail et de denrées alimentaires pour ne pas les laisser tomber aux mains ennemies (Inaudi, Tracq 1998, pp.34.35). L'un des trafics les plus profitables sur ce parcours était celui du sel qui, du sud de la France, arrivait en Savoie où par accords

¹ En ce qui concerne le col d'Arnès, on pourra aussi se référer utilement aux pages 155, 157.158 de la *Toponymie de Bessans*, à propos de l'ancien itinéraire supérieur qui montait autrefois au col.

internationaux, il était vendu à des prix inférieurs. Le commerce spéculatif du sel eut un effet culturel indirect sur les traditions de Balme en y introduisant l'usage d'un instrument sonore particulier utilisé lors des *souvièss* de la soirée du jeudi saint. C'est à cette occasion que l'on joue dans les grands coquillages les *lumàssess*, de l'espèce *Charonia Lampas* provenant de la Méditerranée (Inaudi 2001 pp.9.33) et qui parvinrent probablement à Balme par les trafics de la voie du sel.

Le Collerin 3208 m²

Avec le col d'Arnès avec lequel il partage la première partie de l'itinéraire de montée, le Collerin était le principal col du Val d'Ala utilisé en hiver pour rejoindre Avérole. Du Plan des Morts, il fallait se diriger au nord-ouest par le vallon glaciaire de *Pian Gias*. Cet ancien glacier, aujourd'hui réduit à à peine plus qu'un éboulis, recouvrait le parcours entier jusqu'à la base du *coulour* du Collerin, un couloir à forte pente, complètement glacé. Le trajet, en été, pouvait se révéler insidieux alors qu'en hiver l'épaisse couche de neige en nivelait les accidents, recouvrant les crevasses et permettant de descendre *a raspa* (en ramasse) avec des charges lourdes : "Le col du Collerin est plus praticable en hiver plutôt qu'en été, surtout sur le glacier du versant d'Avérole où, à cette saison, s'ouvrent toujours de larges crevasses." (Francesetti 1823 pp.126.127). On trouvait sur le versant savoyard un petit glacier sous lequel on reprenait sans difficulté un sentier pour Avérole et Bessans.

En 2003, fut trouvée fortuitement sur le glacier français une statue de bois représentant un homme. L'objet a été documenté (Tracq 2007 pp.415.428) sans parvenir à une identification et une datation sûres. Récemment, toutefois, suite à un réexamen du cas par le fonctionnaire de la Surintendance, Francesco Rubat Borel (AA .VV. 2020 pp.64.65), une datation a été proposée au premier âge moderne et une attribution à Santo Stefano dont le culte est attesté à Bessans. Il s'agit justement d'un culte hivernal célébré le 26 décembre et qui pouvait avoir une forte signification pour ceux se trouvant engagés dans le difficile passage du col.

Au XVIII^e siècle, ce col fut aussi surveillé lors de guerres et d'épidémies et un trafic particulier se développa durant la Guerre des Alpes alors qu'y transitèrent bétail et marchandises de toutes sortes. Une série intéressante de témoignages de la fin du XVIII^e siècle (Tracq 2007 pp. 415.417) relate avec précision ces événements. En 1775, avec le blocus du Mont Cenis, de grandes quantités de bétail durent transiter par ce col et, l'hiver suivant, des charges de beurre, grains, cuir, cire et autres matériaux prirent la direction du Piémont tandis qu'en Savoie on exportait de la monnaie pour spéculer sur les différences de change. Toutefois, à cause du climat ou d'autres raisons particulières, il était parfois nécessaire de laisser la marchandise au col pendant tout l'hiver en créant de petits magasins improvisés dans les parages. En 1799, transitèrent d'autres bêtes de somme, bovins et denrées alimentaires ; on se souvient en

² Cet article a été rédigé avant la publication des dernières recherches sur la statue du Collerin. Il en est par contre question dans ce même numéro de la revue.

particulier du cas d'un mulet chargé de fromages qui, la nuit du 4 novembre, fit l'entière traversée de Bessans à la paroisse de Balme sans avoir été déchargé (Tracq 2007 pp.417).

En 1800, une manœuvre fut planifiée, qui aurait dû utiliser le passage pour y faire transiter des troupes autrichiennes destinées à une offensive contre la Savoie, colonne d'appui d'une vaste opération sur les Alpes Occidentales : «à trois heures de marche de Mussa se trouve le col *del couloir* difficile à traverser pour la grande quantité de neige qui s'y trouve toute l'année. Il serait donc utile de disposer de paysans munis de pelles et de pioches qui pourraient se mêler à l'avant-garde de la colonne.» (Castagneri, Sguayzer 2010 pp.23.25). L'opération se concentra finalement au printemps en d'autres secteurs. Toutefois ce projet reste un témoignage précieux quant à l'importance revêtue par le passé de ce petit col alpin d'altitude.

Le col de Sea 3089 m

La frontière entre le Val Grande de Lanzo et la Savoie est constituée d'une impressionnante barrière rocheuse traversée de cols isolés et difficiles. L'un d'eux est le col de Sea qui se trouve au fond du long vallon éponyme. Il se rejoint en suivant le sentier qui part de Forno Groscavallo. À 2300m, dans le vallon, se trouvait à l'ère moderne le front glaciaire de Sea, au pied de la paroi nord de la Ciamarella, où la présence de séracs et de crevasses rendait le passage très difficile : « la partie terminale du glacier est formée d'un amas détritique de roches mélangées à la glace, avec une pente très forte. Aux chaudes journées d'été, on assiste à un éboulement ininterrompu, avec des effondrements constants, mais il n'y a pas d'autre moyen pour rejoindre la partie haute du glacier que de franchir cette pente insidieuse. » (Francesetti 1823 p.124)

Une fois le col franchi, on descendait en Savoie par le vaste glacier des Evettes à la base duquel on reprenait le sentier pour l'Ecot (2027m), village de haute montagne d'où l'on pouvait rejoindre Bonneval et de là Bessans ou le col de l'Iseran 2770m. En dépit des difficultés, ce col était aussi utilisé pour le trafic local et durant les périodes de guerre ou les épidémies, on y maintenait un corps de garde. Francesetti se souvient : « Pendant la guerre de 1792-1796, le plus difficile et le plus dangereux de tous les cols qui mènent des Vallées de Lanzo en Savoie, il servait aux habitants de la Maurienne pour faire passer leur bétail en Piémont. Pourtant, actuellement, il est presque impraticable, même pour les personnes. » (Francesetti 1823 p.124).

Le col Girard 3047m

Situé entre les parois rocheuses à l'amont de Forno de Groscavallo, le col Girard était considéré historiquement comme le col le plus difficile des Vallées de Lanzo avec le col de Sea. Au long de l'itinéraire de montée, vers 2800m, se trouve la Talancia, *Talèntchi* en patois, un très raide passage de roches presque vertical, roches mélangées à de la glace, très difficile à passer sauf en conditions optimales du terrain : «À cet endroit, à cause des crevasses, qui, certaines années, le rendent impraticable il est nécessaire d'éviter le glacier qui menait autrefois dans la gorge dite col Girard. Pour cela, lorsqu'on parvient au col des Fèe, on plie vers la droite et l'on gravit aussi bien que l'on peut des gradins rocheux assez hauts, coupés ça et là de pentes glaciaires

raides et dangereuses, parvenant ainsi au sommet. Il suffirait d'un seul faux pas pour se voir précipité jusqu'au point de départ et des incidents de ce genre ne sont pas du tout rares ; au récent été de 1821 ; est mort ainsi un homme du Val Grande revenant de Savoie où il s'était rendu en vue de recevoir un héritage." (Francesetti 1823 pp122.123)

Une fois arrivé au col, on tombait sur le glacier des *Sources de l'Arc*, le plus étendu de la zone. De là se présentaient plusieurs chemins, pour descendre à l'Ecot et Bonneval, ou bien, continuant à mi-pente vers le nord-ouest jusqu'à rejoindre le col du Carro 3122m et de là descendre dans le Val d'Orco.

Le col eut, malgré sa difficulté, une certaine importance à l'ère moderne et fut constamment surveillé durant les guerres et les épidémies, du retour glorieux des Vaudois de 1689 aux pestes de Marseille et jusqu'à la guerre des Alpes. La population de Groscavallo, grâce à d'anciens privilèges, était exemptée du service militaire de la milice de la Maison de Savoie, en échange de missions de surveillance accomplies. Mais la particularité majeure de ce col fut sa fréquentation à des buts miniers, qui depuis le bas Moyen-âge se maintint probablement vivace jusqu'au premier âge moderne. Les alpinistes et écrivains Martelli et Vaccarone, dans leur célèbre guide des Alpes Occidentales de 1889, firent état des dernières traces d'une tradition alors encore existante dont les restes de quelques structures attestaient les anciennes extractions de fer à grande altitude, sur les pentes des Levanna : "au sommet du petit col on observait avec étonnement une trace de route, laquelle, selon certains, n'aurait été que le sentier des chamois, suivi ensuite par tous ceux passant le col.

Pour d'autres, au contraire, la présence extraordinaire de cette route accrédirait au contraire la valeur des récits de ces vallées, à une époque où hommes et mulets traversaient le col Girard pour transporter le minerai exploité au fond de la vallée de l'Arc sur deux sites, une mine à la base de l'Ouille des Pariotes, l'autre plus important sous le col du Carro au lieu-dit *Creux des Allemands*." (Martelli, Vaccarone 1889, p.106). À propos du Col du Carro : "On descend par des pentes détritiques, laissant à sa gauche le glacier dit *Derrière le lac* venant de la Levanna Occidentale, et on arrive à une ancienne mine de fer au lieu-dit *Creux des Allemands* où l'on voit encore les ruines d'un four qui servait aux premières opérations de traitement du minerai qui était ensuite transporté par le col Girard en Val Grande de Lanzo à dos de mulet." (Martelli, Vaccarone 1889, p.183). À Forno de Groscavallo, se trouvait un centre pour la réduction du minerai et le premier usinage des métaux bruts extraits dans le haut Val Grande. C'est aussi là probablement qu'arrivaient les charges provenant des mines de la Levanna, un chapitre important de l'histoire de l'exploitation des gisements d'altitude.

Conclusions

Ce bref exposé met en évidence comment l'usage des voies secondaires de haute montagne fut tout autre que sporadique. Les modes de passage et les catégories d'exploitants ont souvent, toutefois, laissé des traces effacées dans la documentation des archives et la nature hostile des

lieux n'a pas favorisé la recherche in situ. L'étude de tels passages nécessite donc un travail aussi minutieux que difficile de collation parmi des sources diverses (documentaires, cartographiques, archéologiques, matérielles, traditionnelles) aux fins de pouvoir disposer d'une base documentaire suffisante et permettant une reconstruction de ces épopées importantes et trop souvent négligées, pour être aux limites de plusieurs disciplines.